

Kusumoto Ine, la première femme médecin au Japon (1827-1903) *

Kusomoto Ine, the 1st woman-doctor in Japan *

par Simone GILGENKRANTZ **

Rappel historique

Avant de rassembler les éléments qui permettent de reconstituer en partie la vie de Kusumoto Ine, il est indispensable de faire un bref rappel historique de la situation administrative et socio-économique du Japon, et de l'évolution des relations du pays avec le monde extérieur.

Durant l'époque Edo (1603-1867), sous la direction des *tokugawa*, les *daimyo*, seigneurs locaux, font allégeance au shôgun, et le Japon se replie sur lui-même. Les marchands portugais et hollandais qui commerçaient librement avec le Japon et avaient entraîné dans leur sillage des missionnaires - dont le jésuite François Xavier (1549-1550) - sont chassés. La présence catholique est perçue comme un danger. Dans les premières décennies du XVIIème siècle, la répression se manifeste par des massacres de Japonais convertis au catholicisme, l'expulsion des Portugais et des femmes ayant eu des relations avec eux, ainsi que des enfants issus de ces unions. En 1614, une ordonnance impériale interdit tout commerce entre les femmes japonaises et les étrangers (1). Cette période d'isolement national (*sakoku*) va durer de 1641 à 1853.

L'île de Dejima, unique cordon ombilical du Japon vers la culture occidentale entre 1641 et 1853

Afin de ne plus laisser entrer d'étrangers sur le sol japonais et de préserver cependant les échanges commerciaux avec la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, les autorités décident de conserver des contacts réglementés uniquement avec les Hollandais (2). Ils ne pourront faire escale que sur une île artificielle, raccordée au port de Nagasaki, pour le commerce et les échanges culturels. L'île de Dejima (Fig.1) est donc construite artificiellement. Elle a une surface réduite, avec une rue principale. Elle est entourée d'un enclos de planches, avec deux portes, l'une sur le port pour l'accès à la

* Séance de mars 2016.

** 9, rue Basse, 54330 Cléry-sur-Brenon.

mer, et l'autre sur un pont qui la relie à Nagasaki dans la journée, mais qui est fermée la nuit. Sa surface est réduite : 120 mètres de long et 75 mètres de large.

En 1641, l'installation de l'île et de ses équipements une fois terminée, le transfert des Hollandais résidant dans différents lieux du Japon est organisé. À partir de ce moment, c'est sous la surveillance des *bansho* (officiers supérieurs) - accompagnés d'interprètes et de commis qui contrôlent avec la plus extrême minutie les personnes et les marchandises qui transitent depuis les bateaux jusqu'à l'île - que seuls les Néerlandais pourront pénétrer sur l'île de Dejima et y séjourner. Ils y sont installés dans des maisons individuelles. Outre les interprètes, de nombreux Japonais curieux des sciences de l'Occident, princes, médecins de la cour, savants, étudiants de haut niveau, capables de s'exprimer en néerlandais, provenant le plus souvent du collège impérial d'Edo, vont venir les rencontrer pour converser et s'instruire sur la *rangaku*, c'est-à-dire les sciences occidentales. On les appelle des *rangaku-sha*.

Un des premiers médecins naturalistes à vivre à Dejima est le Suédois Carl Peter Thunberg, élève de Linné, qui y séjourne pendant une année (1775-1776). Passionné de botanique, il réussit à collecter de nombreux spécimens végétaux en échange de son enseignement de la médecine occidentale. Il participe à la visite traditionnelle que le directeur de la colonie hollandaise - accompagné de nombreuses personnes - rend au shogun à Edo (ancien nom de Tokyo) et en profite pour herboriser au cours du voyage (3). Par la suite, des écoles comme les *hankō* et les *terakoya* aident ainsi à la diffusion des progrès techniques occidentaux (anesthésie, interventions chirurgicales, vaccinations). L'intérêt des *rangaku-sha* s'accroît encore en une sorte de ferveur (*ranpeki*). Ces occidentalistes se mettent à pratiquer la médecine européenne et à utiliser des médicaments que leur procurent les Hollandais, ce qui augmente leur prestige et leurs revenus.

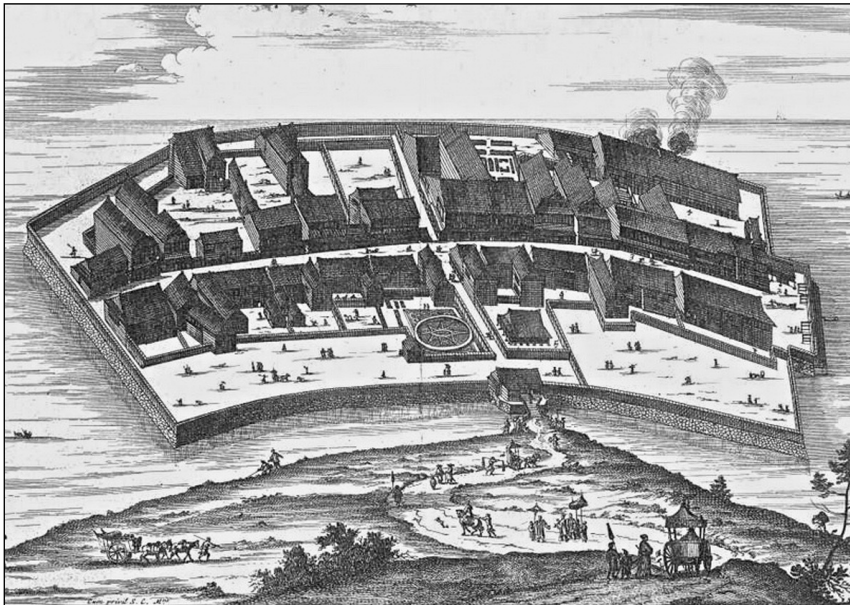


Fig. 1 : L'île de Dejima en 1669 (gravure Arnoldus Montanus).

L'île de Dejima est soumise à un règlement très strict comportant de nombreuses interdictions parmi lesquelles celle d'entrer dans Dejima pour toutes les femmes japonaises, à l'exception des prostituées (*keisei no hoka onna iru koto*), celle de sortir de Dejima pour les Hollandais sans autorisation officielle (*Kotowari nakushite Oranda-jin Dejima yori soto e izuru koto*).

“À l'exception des prostituées”...

En effet, la mise à disposition de filles monnayant leurs services semble indispensable, pour la gent masculine occidentale recluse à Dejima durant parfois des années. C'est très volontiers qu'elle est organisée efficacement par l'administration japonaise de l'île, pour la plus grande satisfaction de tous. C'est ainsi que deux univers clos se rencontrent. Car les prostituées autorisées à venir à Dejima étaient jusqu'alors cloîtrées à Maruyamamachi, le quartier de plaisir de Nagasaki, d'où elles n'avaient pas le droit de sortir (4). Elles proviennent généralement de familles pauvres. Souvent payées à leurs parents par un entremetteur - sous couvert d'adoption - elles sont éduquées à la musique et à la danse par des “grandes sœurs”, puis à 17 ans, elles peuvent obtenir un statut officiel. Le plus souvent, elles restent en contact avec leur famille auprès desquelles, éventuellement, elles reviennent pour accoucher. La gestion des prostituées (*yûjo*) incombe à un des commissaires des fournitures (*Kaimono-tsukai*) qui les classe par catégories : - Les *Oranda-yuki* offrant leurs services aux hollandais ; - Les *Nihon-yuki* allant avec les Japonais ; - Les *Kara-yuki* allant avec les Chinois. Selon leur niveau, elles se divisent en trois grades. Les plus recherchées sont les *tayû*, courtisanes de haut rang dont le tarif est très élevé, surtout quand les services comportent des “extras” et un repas raffiné.

Inévitablement, les liaisons durables entre Hollandais et concubines japonaises peuvent aboutir à la naissance d'un enfant de “sang mêlé”. Les *Hafu* (moitié) (I) sont très mal acceptés au XVIIème siècle : certains auteurs considèrent même la procréation biologiquement incompatible, aboutissant à des enfants mort-nés. Dans son récit de voyage, le naturaliste suédois Carl Peter Thunberg émet - sans l'affirmer - l'hypothèse que les Eurasiens de sexe masculin sont tués à la naissance (3). Au XIXème siècle, cependant, ils sont mieux considérés et peuvent acquérir les mêmes droits que les Japonais. Mais en aucun cas, ils ne peuvent quitter le Japon.

Éléments de biographie de Kusumoto Ine

Les parents de Kusumoto Ine

Philipp Franz Balthasar von Siebold

Philipp Franz Balthasar von Siebold (Fig. 2) est né dans la ville allemande de Wurtzbourg (Bavière) en 1796. Son grand-père et son père y étaient professeurs à la faculté de médecine. Bien qu'il ait très peu connu son père - celui-ci est mort quand il avait deux ans - il s'oriente lui aussi vers la médecine sous la surveillance de son tuteur, l'abbé Franz Lotz, son oncle maternel. Devenu médecin en 1820, à 24 ans, il s'installe dans la banlieue de Wurtzbourg, à Heidinsfeld. Mais, sans doute mû par un désir intense de visiter le monde, il réussit à être nommé chirurgien de l'armée de terre des Indes orientales néerlandaises et part de Rotterdam sur la frégate *Adriana* en septembre 1822.



Fig. 2 : Philipp von Siebold
(Pastel de Joseph Schmeller, Weimar (1835))

Arrivé à Nagasaki le 5 août 1823, il est accueilli par le directeur de la manufacture hollandaise, Jan Cock Blomhoff, et s'installe dans une maison de l'île de Dejima. Grâce à des recommandations de notables japonais et avec l'assentiment du shogunat, il obtient l'autorisation d'enseigner l'histoire naturelle et la médecine occidentale à des étudiants japonais. Il crée alors une école à Narutaki, où il donne des cours à cinquante étudiants choisis par le shogun.

Pendant son séjour au Japon, il recueille une grande quantité de plantes et d'animaux rares avec l'aide de naturalistes japonais. Il installe aussi une serre et un minuscule jardin botanique à Dejima. Pour envoyer ses précieux échantillons de toutes sortes (plantes, herbiers, animaux, insectes, objets d'art...), il afrète trois bateaux à destination des villes de Leiden, Gand, Bruxelles et Anvers. Ils passent d'abord par Batavia (aujourd'hui Djakarta) où se trouve le siège de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, avec lequel ses relations ne sont pas toujours faciles. Les *rangaku-sha* qui se passionnent pour la culture occidentale sont toujours aussi assidus que du temps de Thunberg. Ils apprennent le néerlandais, suivent les cours de Philipp von Siebold. Celui-ci soigne aussi des malades japonais, auxquels il ne demande pas d'honoraires, mais qui lui offrent souvent en retour des objets de valeur. Il a ainsi la liberté de circuler plus librement que les autres hors de Dejima.

Quelques mois après son arrivée, il vit avec Kusumoto Otaki, une jeune fille de 16 ans qui a été mise à son service. C'est une *oranda-yuki yūjo* provenant de la maison de plaisir Hiketaya du quartier Maruyama de Nagasaki.

Kusumoto Otaki

Les renseignements concernant Kusumoto Sonogi (Fig. 3) sont rares et controversés. Son vrai prénom serait Taki, mais Philipp von Siebold l'appelait Otaksa (contraction de Otaki-San). Nous conserverons ici son vrai prénom, Otaki, bien que le plus souvent, dans la littérature anglophone, elle soit appelée Otaksa. Les descendants (en particulier sa petite-fille Takako) nient le fait que Kusumoto Otaki ait été une prostituée : elle aurait pris ce statut (avec le prénom de Sonogi) uniquement du point de vue administratif pour pouvoir pénétrer dans l'île (5).



Fig. 3 : *Kusumoto Otaksa (1807-1865)*

Il semble que Tsune, sœur aînée de Sonogi, ait été, elle aussi, une *Oranda-yuki yūjo* et qu'elles appartinssent toutes deux à une famille pauvre de cinq ou six enfants habitant dans la section de Dōza-ato de Nagasaki. Quel qu'ait été le statut de cette très jeune fille, il s'en-

suit qu'à l'âge de 20 ans, après quatre ans de vie commune, Otaki donne naissance à une petite fille, née le 6ème jour du 5ème mois de Bunsei 10 du calendrier lunaire (1827). Elle sera prénommée Ine (ou Oine).

La naissance d'Ine

Il est certain que Philipp von Siebold reconnaît l'enfant d'Otaki comme sa fille. Mais un mystère demeure : quel est le lieu de naissance de cette enfant ? La question pourrait sembler futile si elle n'avait donné lieu à autant d'écrits et de controverses (7) : dans le roman de Yoshimura Akira (8), Otaki serait retournée chez ses parents avant l'accouchement afin d'être entourée de sa famille et de ses amis pour cet événement, et c'est une sage-femme qui aurait aidé à la naissance d'Ine (II). Selon l'historien Ōniwa Akira (9) au contraire, Ine serait née dans une clinique médicale à Dejima. Il ajoute que, bien qu'il soit interdit pour une *yūjo* d'accoucher à Dejima, "Siebold avait obtenu une autorisation spéciale parce qu'il était un obstétricien réputé et que c'était utile pour ses recherches". Dans une étude exhaustive faite par Kure Shūzō (10), historien de la médecine, il est mentionné que l'accouchement a bien été pratiqué par von Siebold lui-même, mais le lieu n'est pas précisé. Enfin Koga Kurirō (5), l'historien de Nagasaki qui s'est entretenu avec la fille d'Ine, produit un document d'état civil prouvant que c'est bien au domicile de son père, Kusumoto Sahei, habitant dans la section Doza-ato de Nagasaki que la *yūjo* Sonogi a donné naissance à une petite fille.

Pour clore la discussion, il faut rappeler que, dans *Le Musée mémorial Siebold de Nagasaki*, (*Shiboruto Kinenkan*), on trouve un cordon ombilical, conservé avec une note, apparemment écrite de la main de von Siebold : "5th month Bunsei". Pourtant, dans le monumental livre de von Siebold sur le Japon (11) (III), l'auteur, qui n'omet pourtant aucun de ses faits et gestes, ne mentionne nulle part qu'il ait lui-même accouché Otaki. De plus, la coutume de conserver le cordon ombilical, lié au destin de l'enfant, est fréquemment retrouvée dans l'île (12). Elle se pratique encore aujourd'hui (Fig. 4).

La déchirure

Quel qu'ait été le lieu de sa naissance, la petite Ine grandit ensuite à Dejima avec sa mère, entourée de savants et de *rangaku-sha* très attachés à son père. Malheureusement, les relations de celui-ci avec le siège de la compagnie néerlandaise, qui ont toujours été tendues, ne s'améliorent pas. Il est rappelé à Batavia en 1828. Il prépare alors son départ provisoire pour septembre, avec une nouvelle cargaison aussi fastueuse que les précédentes sur le *Cornelis Houtman*, qui devait ensuite faire voile vers



Fig. 4 : Boîte avec cordon ombilical
(from *dailynewdig.com*)

l'Europe. Mais par un malheureux coup du sort, un typhon survient dans la nuit du 17 septembre qui endommage les bateaux en rade dans le port de Nagasaki. Les représentants japonais chargés de l'inspection des dégâts découvrent alors dans les bagages de von Siebold des documents, croquis et cartes de l'archipel, totalement interdites à l'exportation. L'affaire tourne au scandale : von Siebold a transgressé les interdictions, il devient suspect d'espionnage au profit de la Russie. L'astronome de la cour, Kageyasu Takahashi, qui lui avait fait cadeau de ces cartes anciennes (IV) lors d'un voyage à Edo

est arrêté ainsi que 55 autres personnes. Il mourra (ou se suicidera ?) en prison quelques mois plus tard. Quant à Philipp von Siebold, après avoir vainement tenté d'obtenir sa naturalisation, il est arrêté en janvier 1829. Les minutes de son procès contiennent 24 paragraphes. Le bannissement est prononcé, sans qu'il soit autorisé à emmener avec lui sa femme et sa fille.

Avant de quitter définitivement le Japon, il prend soin de confier Otaki et Ine, qui n'a pas encore trois ans, à certains de ses élèves, dont Ishii Sôken (1796-1861), Ninomiya Keisaku (1804-1862), et Murata Zoroku qui lui apprendra le hollandais. Il laisse aussi de quoi subvenir à leurs besoins (en particulier il confie à un courtier un stock de sucre, qui se négociait à l'époque à des prix très élevés). Il part le 3 janvier 1830 pour Batavia. Le 15 mars, il s'embarque pour l'Europe avec son extraordinaire cargaison de mammifères naturalisés, des centaines d'oiseaux, poissons, reptiles, plus de 5000 invertébrés, 2000 plantes dont 800 vivantes et un herbier de 12000 espèces (V). Pour lui, c'est une nouvelle aventure qui commence. Mais il entretiendra des échanges épistolaires avec ses élèves et son épouse.

L'enfance d'Ine

Ine, telle que nous la prénommerons ici, a parfois opté pour le prénom de Itoku et le nom de Shiimoto (ayant la même première lettre que le nom de son père). Vers la fin de sa vie, elle portera le nom de sa mère, Kusumoto. Jamais elle n'a pris le nom de von Siebold, et elle s'est toujours revendiquée comme Japonaise. Bien qu'elle n'ait pas laissé beaucoup de documents écrits, et sans trop tenir compte du récit romancé de Yoshimura Akira, on peut reconstituer l'ensemble de sa vie, en particulier grâce aux études historiques publiées par la société japonaise des femmes médecins (*Nihon Joikai*) et aux documents conservés au Musée mémorial de Siebold à Nagasaki. Certes, son enfance n'a pas laissé de traces. D'après quelques documents invérifiables, sa mère, Otaki, se serait mariée avec un artisan de Nagasaki quelques années après le départ de von Siebold et aurait eu un autre enfant.

Il semble, en tous cas, qu'Ine ait quitté sa mère assez précocement, vers 14 ou 15 ans. Dans la correspondance de von Siebold conservée à l'Université de la Ruhr à Bochum, une lettre accompagne l'envoi d'une grammaire hollandaise pour Ine, "afin de l'encourager à apprendre cette langue". Le colis date de 1832 : elle n'avait alors que 5 ans ! Il est certain toutefois qu'un élève de son père, Ishii Sôken, alors âgé de 36 ans à l'époque, était en mesure de surveiller son éducation.

Kusumoto Ine, la première femme (presque) médecin au Japon

Au Japon, jamais aucune femme n'avait tenté de faire jusqu'alors des études de médecine, que celle-ci soit traditionnelle ou occidentale. La profession de médecin était réservée aux hommes. Le statut de sage-femme, en revanche, était exclusivement féminin, qu'il s'agisse du métier des sages-femmes traditionnelles (*kyû-sanba*), ou, à partir de l'ère Meiji, des sages-femmes formées à l'occidentale ou *sanba-menkyo*. Comme dans les pays occidentaux, ces dernières n'ont toutefois pas le droit de pratiquer des césariennes ou autres actes chirurgicaux. En 1868, une loi leur interdit de pratiquer des avortements, ce qui laisse supposer que les femmes japonaises recouraient auparavant à des pratiques abortives.

C'est sans doute en raison de sa situation de *hafu* et grâce à la protection des amis de son père qu'Ine pourra s'initier à la médecine. Pourtant, elle le fera de façon presque subreptice, accompagnant les *rangaku-sha* aux enseignements qu'ils reçoivent. Mais

toute sa vie, elle montrera un grand intérêt pour ses études, une détermination sans faille, même dans les moments difficiles de son existence.

Vivant à cette période charnière du début de l'ère Meiji, elle ne pouvait être qu'une pionnière, sans statut officiel. C'est en 1874 qu'un décret impose un contrôle étatique des compétences professionnelles, basées sur la médecine occidentale (13), les médecins n'ayant qu'une formation sino-japonaise étant peu à peu laissés de côté. Ine ouvre ainsi la porte à la génération suivante de femmes, désormais reconnues officiellement comme médecins. C'est pourquoi Ogino Ginko (1851-1913) - première femme ayant réussi les examens et obtenu le titre de docteur en médecine en 1882 (14) - ne manque pas de le souligner.

N'ayant aucun diplôme officiel, vers la fin de sa carrière qui a pourtant été brillante, à 57 ans, elle écrit au chef de service de Nagasaki, accompagnant sa lettre d'une recommandation d'un médecin de la ville, pour lui demander d'être reconnue, non pas comme médecin - ce qui lui aurait probablement été refusé - mais comme sage-femme (*sanba menkyo*). Elle y joint un *curriculum vitae* qui sera extrêmement précieux pour les historiens désireux de retracer sa carrière. C'est à partir de ce *curriculum* authentique que la première biographie complète de Kusumoto Ine, rédigée en anglais par Ellen Nakamura (Univ. d'Auckland, Nouvelle Zélande) sera publiée en 2008 (15, 16).

Les débuts de sa formation

Ninomiya Keisaku.

Vers l'âge de 15 ans, Ine serait allée avec Ninomiya Keisaku, sur l'île de Shikoku, dans la petite ville de Unomachi (près d'Uwajima) d'où il était originaire. Si cela est avéré, elle aurait quitté sa mère bien jeune. Seule certitude historique : elle y a séjourné entre 1854 et 1861. Ninomiya Keisaku (1804-1862), fils de cultivateurs était né dans cette ville, mais ses succès scolaires l'avaient conduit à Nagasaki afin d'étudier la médecine occidentale avec Mima Junzō (1795-1825), un autre *rangaku-sha*. À la suite de "l'affaire von Siebold", il avait, lui aussi, été inquiété par le shogunat et obligé de quitter Nakasaki. Il était donc retourné dans sa ville, où il avait ouvert un cabinet médical et une école privée pour enseigner la médecine occidentale. Réputé comme chirurgien, et pour la qualité de son enseignement, en 1845, il reçut l'honneur de porter l'épée.

Ishii Sōken (1796-1861)

Des documents précisent aussi qu'elle s'est formée auprès de Ishii Sōken, un autre élève de son père. En principe, les étudiants restaient avec leur enseignant pendant 7 à 8 ans. Ils se familiarisaient d'abord à la langue néerlandaise et aux connaissances de base des deux médecines, japonaise et occidentale. Puis, ils assistaient aux consultations, visites et interventions chirurgicales ou accouchements.

Fukui Hidetoshi (17), qui a examiné les documents des famille Kusumoto et Yoneyama estime qu'Ine a dû vivre dans la maison de Sōken à Okayama. Il mentionne qu'elle aurait vaqué aux soins du ménage et que - dans le temps qui lui restait - elle aurait étudié la médecine. En tant que femme, il était sans doute naturel que les tâches ménagères lui incombent mais comme fille d'un maître respecté, cela peut pourtant paraître étonnant. C'est avec Ishii Sōken qu'elle aurait commencé à apprendre l'obstétrique. Il était sans doute le plus brillant et le plus proche élève de von Siebold. De huit ans plus âgé que Keisaku, il a écrit de nombreux articles en néerlandais. Après Nagasaki, il conforte sa réputation à Okayama puis, en 1853, il part à Edo où il devient médecin officiel du shogun.

Il est très difficile de se faire une idée précise de la place d'une femme, *a fortiori* d'une *hafu*, dans le milieu de ces *rangaku-sha* - où aucune femme n'était admise - mais qui étaient sans doute un peu imprégnés de culture occidentale. Dans le récent article publié par l'association des gynéco-obstétriciens japonais (18), il est clairement mentionné que cette jeune femme "au teint clair et aux yeux bleus" eut beaucoup de difficultés à se faire accepter comme étudiante en médecine.

De plus un événement choquant se serait produit alors qu'elle avait 24 ans : se trouvant seule avec Sôken dans une barque, il l'aurait violée sans qu'elle puisse se défendre. Ce viol est décrit avec précision beaucoup plus tard par sa fille Takako, à l'âge de 73 ans, longtemps après la mort de sa mère, dans l'entretien qu'elle aura avec l'historien Koga Kujirô, en 1924 (5). Il n'en existe aucune preuve puisque Ine ne l'a pas révélé au moment où il aurait eu lieu, en un temps où il était sans doute impossible pour une femme d'en faire état. Celui-ci - ou les relations sexuelles de ce couple - a pour conséquence une grossesse que Ine décide de conserver. Elle retourne à Nagasaki pour accoucher et le 26 février 1852, Ine donne naissance à une petite fille qu'elle décide d'appeler Tada, ce qui signifie "libre". Car c'est seule, et libre, qu'Ine va élever cette enfant avec l'aide de sa mère, tout en poursuivant ses études. Par la suite, il semblerait même qu'elle ait refusé la proposition de Sôken de prendre en charge Takako, mais certains documents montrent qu'il la reconnaissait pour sa fille.

Kusumoto Ine part alors à Nagasaki et poursuit ses études en obstétrique avec le docteur Abe Roan. Puis en 1854, elle laisse Tada à sa mère et rejoint Ninomiya Keisaku et son neveu Mise Shûzô pour aller à Uwajima. Là se trouvait un centre d'enseignement des sciences et techniques occidentales très réputé, sous la protection enthousiaste du Daimyô Date Munenari (1813-1889) un occidentaliste convaincu.

Le retour de von Siebold

À la fin des années 1850, en effet, la politique d'isolement du Japon s'étiolait. En 1859, des consulats avaient été ouverts à Edo, Nagasaki, Yokohama. Le bannissement de von Siebold ayant été levé, celui-ci décide donc de revenir au Japon. Il arrive au mois d'août de cette même année, accompagné de son fils aîné, Alexander, né de son union avec Helena Ida Karolin von Gageln, une Hollandaise, qu'il avait épousée en 1845. Alexander n'a alors que 14 ans, mais il apprend très vite le japonais à Nagasaki et deviendra rapidement interprète. Philipp von Siebold est d'abord conseiller de la compagnie commerciale néerlandaise, puis il est invité par le shogunat, se rend à Yokohama et devient conseiller du gouvernement japonais (16). Nous disposons pour cette période de nombreuses lettres (VI) échangées entre von Siebold et sa fille, ainsi qu'avec Shûzô, qui écrit remarquablement bien en néerlandais. Ce n'est pas le cas d'Ine qui le parle et l'écrit mal, ce qui entraîne parfois des malentendus. Elle s'en excuse dans une lettre : "Je sais bien qu'un tel malentendu peut survenir parce que je ne peux parler hollandais et que vos mots pour moi et mes mots pour vous ne sont pas très compréhensibles...". Cette correspondance montre qu'Ine se préoccupe de l'installation matérielle de son père : équipement domestique, servante, nourriture, mais qu'elle lui demande aussi fréquemment des conseils pour des patients qu'elle voit, ainsi que des produits médicinaux pour fabriquer des remèdes à l'intention de ses malades. Il a apporté avec lui des instruments chirurgicaux dont il lui fait cadeau. Mais trente années se sont passées. Von Siebold s'est tourné vers les sciences naturelles et n'est plus très au fait des avancées de la médecine. Leurs lettres semblent montrer un certain désenchantement dans leurs retrouvailles. Il est clair en tout cas qu'Ine, qui a alors 32 ans, ne souhaite pas vivre avec son père.

La période de maturité

Il n'en reste pas moins que la venue de cet homme réputé, augmente sa notoriété. Ainsi, Johannes LC Pompe van Meerdervoort, médecin et chimiste hollandais enseignant à Nagasaki la remarque et la mentionne à propos d'un cours d'anatomie à l'occasion de l'autopsie d'un criminel : "Cette fois, il y avait plus de soixante spectateurs, et, le plus remarquable c'est qu'une femme japonaise était présente ! Elle est une accoucheuse (sic), qui a étudié la science médicale, et elle m'a prié instamment de lui permettre d'assister à la dissection, ce que j'ai accepté, je dois dire qu'elle n'a rien négligé. Elle a toujours été très attentive et m'a posé plusieurs questions qui se sont révélées très pertinentes ; elle a aussi participé à des interventions chirurgicales...". Plus tard, il écrira dans ses mémoires : "... quand j'ai noté l'absence complète de connaissance en obstétrique, j'ai oublié de signaler une heureuse exception. À Nagasaki, vivait une femme médecin obstétricienne, fille naturelle d'un des premiers médecins venus au Japon. Cette femme, après le départ de son père, était vraiment adorée par certains étudiants qui la protégeaient et lui enseignaient la médecine et l'obstétrique... Elle était souvent appelée en consultation par ses collègues. Deux fois je l'ai vu accoucher des femmes européennes... Dans son bureau, j'ai remarqué qu'elle avait les portraits de médecins célèbres..." (18).



Fig. 5 : Philipp Balthasar von Siebold vers la fin de sa vie.



Fig. 6 : Kusumoto Ine.

La notoriété d'Ine va continuer à s'accroître. En 1861, elle a un poste au département des femmes à l'hôpital Nagasaki Yôjôsho, une clinique de style occidental créée par le docteur Pompe en accord avec le shogunat. Le daimyô Munenari la reconnaît dans son activité médicale et elle reçoit un salaire pour son travail. Sa fille, Takako, entre au service de la femme du daimyô. En 1866, un médecin anglais, le docteur William Willis, en visite à Uwajima la décrit comme "the chief physician of the Uwajima family" et il ajoute : "c'est une femme intelligente connaissant bien la médecine européenne". Il est aussi élogieux sur sa famille et ses enfants (sic), ainsi que sur l'interprète. En fait, il devait s'agir de Shûzô, et l'interprète n'était autre qu'Alexander, fils de von Siebold, son demi-frère. En 1967, Ine suit la grossesse de Yoshiko, la femme du daimyô et participe à son accouchement avec deux autres médecins.

La reconnaissance nationale

Vers 1870, après la mort de sa mère (1869) et après son séjour à Uwajima, Ine s'installe à Tokyo, où son réseau de relations s'agrandit. Elle retrouve Antonius Bauduin (1820–1885) (VII) qu'elle avait connu comme professeur à Nagasaki (où il avait succédé à Pompe van Meerdervoort en 1862) et qui a acquis une réputation de pionnier en obstétrique. Il a aussi contribué à l'organisation des hôpitaux et à celle du *Tôkô* (École de l'Est qui deviendra la faculté de médecine de l'Université de Tokyo). Grâce à lui, elle rencontre Ishii Kendô (1840-1882) qui a beaucoup de pouvoir. Il n'est autre que le fils de Ishii Sôken c'est-à-dire le demi-frère de sa fille Takako.

Mais de nouvelles relations s'établissent entre la famille Ishii et Ine. Le temps a passé et à l'âge de 16 ans, sa fille, Takako, épouse Mise Shûzô, cet élève de son grand père qui l'a souvent assisté comme interprète lors des réunions avec des personnalités du shogunat. Kendô et Shûzô occupent tous deux à cette époque des postes très importants : Kendô, enseignant à Tokyo, est aussi membre du bureau de médecine ; Shuzo est conseiller gouvernemental pour la réforme des prisons. Ils sont en relation avec le puissant conseiller gouvernemental Fukuzawa Yukichi. C'est grâce à celui-ci qu'Ine est proposée pour appartenir au personnel de la maison de la famille impériale en 1873. Elle participera au groupe de médecins qui vont suivre la grossesse d'Hamuro Mitsuko, une des neuf concubines de l'empereur Meiji. Mais malheureusement, l'accouchement, qui a lieu le 18 septembre 1873, se termine par la naissance d'un garçon mort-né et la mort de Mitsuko

quelques jours plus tard. Ine recevra néanmoins 100 yen pour ses services. L'année suivante, en novembre 1874, elle mettra aussi au monde l'enfant de d'Ishii Kendô.

En 1877, Mise Shûzô meurt du cholera. Il a 37 ans et la fille d'Ine, Takako, devient veuve à 25 ans et s'oriente elle aussi vers la médecine avec l'aide de son demi-frère Ishii Kendô. Ine retourne alors à Nagasaki. Il est probable qu'elle continue à y faire de l'obstétrique puisqu'en 1884, elle fait une demande pour officialiser son état de "sage-femme". Il semble qu'elle se soit arrêtée définitivement de travailler en 1895 au moment où elle est allée vivre dans la maison d'Heinrich von Siebold, second fils de Philipp avec sa fille et ses petits-enfants. Celui-ci est resté au Japon pendant trente ans, comme diplomate au service de l'ambassade austro-hongroise à Tokyo. Kusumoto Ine meurt le 27 août 1903, à Azabu à l'âge de 76 ans.



Fig. 7 : Kusumoto Ine à la fin de sa vie, avec sa fille Takako (1852-1938).

Conclusions

Kusumoto Ine occupe une place unique dans l'histoire des femmes japonaises. Bien que son père fût Allemand, elle s'est toujours revendiquée comme Japonaise et, entourée de *rangaku-sha*, elle-même a été une authentique *rangaku-sha*, passionnée par la médecine occidentale qu'elle a réussi à exercer avec courage et compétence. Son état de *hâfu*, du fait de l'admiration que de nombreux élèves portaient à son père, lui a plutôt servi et conféré, sur le plan professionnel, une liberté que n'aurait pu avoir une jeune fille japonaise à cette époque. Mais - comme le note Ogino Ginko, première femme japonaise diplômée en médecine occidentale -, le *bakumatsu*, cette période de transition vers une libéralisation de l'isolationnisme nippon, s'orientait lentement vers une officialisation de la médecine occidentale. Les médecins de formation sino-japonaise étaient encore nombreux à l'époque. Ine s'est donc contentée à la fin de sa carrière de solliciter modestement le titre de *sanba menkyo* (sage-femme), profession limitée à l'acte d'accouchement. Sur le plan personnel, il semble qu'elle ait toujours souhaité rester libre ; son état de *hâfu* a peut-être contribué au fait qu'elle ne se soit jamais mariée. Le témoignage de sa fille, Takako, à la fin de sa vie, a apporté un riche éclairage sur la vie de sa mère. Mais sa vision subjective n'a fait qu'amplifier son côté romanesque. Depuis, romans, feuilletons, chansons, mangas foisonnent autour de son histoire qui, d'un point de vue purement objectif, reflète surtout les étroites limites de la condition féminine dans le Japon du XIX^{ème} siècle.

Toutefois, en 2015, l'Association des gynécologues obstétriciens japonais, dans un travail sur l'histoire du développement de la gynécologie et de l'obstétrique moderne au Japon, la reconnaît comme pionnière, et première femme médecin gynéco-obstétricienne japonaise. Ainsi, et bien que n'ayant revendiqué modestement que le statut de sage-femme à la fin de sa vie, la voici enfin reconnue par ses pairs.

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie très vivement son ami, le professeur Kei Shionoya, de Tokyo, pour sa précieuse aide dans l'explication des textes japonais. Elle remercie aussi le professeur François Le Tacon, directeur de recherche émérite à l'Inra (Université de Lorraine) et spécialiste de l'école de Nancy et d'Émile Gallé, pour lui avoir fait découvrir Philipp von Siebold, et sa fille.

NOTES

- (I) *Hâfu* : ce mot vient de *half blood* et s'emploie plutôt depuis la fin de la 2^{ème} guerre mondiale. Autrefois on les appelait *ainoko* (métis).
- (II) Ce retour au domicile des parents pour la naissance d'un enfant était traditionnel jusqu'au XIX^{ème} siècle.
- (III) Ce livre "nippon" n'existe malheureusement qu'en allemand avec traduction japonaise.
- (IV) Il s'agit de cartes faites par le géographe Inô Tadakata vers 1778. En retour, von Siebold lui avait offert un livre de James K Tuckey, *Atlas géographique pour les échanges commerciaux* (GK Goodman. Japan and the Dutch. 2000 edit Curzon Press 307p.).
- (V) LE TACON F., Philipp von Siebold. Communication personnelle.
- (VI) Ces lettres se trouvent dans les archives Siebold Bochum à l'Université de Bochum de la Ruhr, Allemagne.
- (VII) Antonuis Bauduin a sa statue dans le parc Ueno de Tokyo.

INTERVENTION : Francis TRÉPARDOUX.

Je vous suggère de lire le récit du Dr C. Dedet, *Les fleurs d'acier du Mikado* (1994). Quant à la géopolitique des Européens, entre pharmacie, médecine et acier, la France pouvait maintenir une présence au Japon. L'alliance avec la Russie a provoqué l'effet inverse. Cf. "Les Pays-Bas et

l'Extrême orient", par Henriette Augusta Bosman-Jeigersma, in *La Pharmacie au fil des siècles*, édition Roche, Bâle, 1996, 60-76. À la suite de Von Siebold, les Hollandais ont capté toute la filière de la pharmacie au Japon, et formaient des étudiants à Leyde dès 1877. Ces antécédents sont utiles à connaître lorsque l'on traite de ces sujets entre partenaires d'industrie, ce qui fut mon cas dans les années 70 du siècle précédent, notamment dans le domaine des antibiotiques, et de nos relations avec le Pr H. Umezawa et sa famille que j'ai connue.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) CARON F., PROUST J., PROUST M. - *Le puissant royaume du Japon : La description de François Caron (1636)*, Chandeigne, 2003, 317 p. VILLE
- (2) ROJAS L. - "L'expérience de l'île de Dejima ou la naissance d'une culture de la circulation de l'information scientifique et technique au Japon (1641-1853)", *Revue internationale d'intelligence économique*, 2/2010, (Vol 2) : 295-305.
- (3) THUNBERG C.P. - *Voyages de C. P. Thunberg Au Japon, Par Le Cap de Bonne-Espérance, Les Isles de La Sonde, & C* : traduits, rédigés et augmentés de notes considérable, Nabu press, 2012, 454 p.
- (4) VOS F. - "Forgotten foibles : Love and the Dutch at Dejima (1641-1854)", *East Asian History*, 2014 ; 39 : 139-152.
- (5) KOGA Kujirô. - *Yamawaki Takako dan* (conversation avec Yamawaki Takako) Siebold Shiryô. Nagasaki Museum of History, 1924.
- (6) LEUPP G. P. - *Interracial intimacy in Japan : western Men and Japanese women. 1543-1900*, London, Continuum, 2003, 384 p.
- (7) RUBINGER R. - "The search for Siebold's daughter : fact and fiction in the work of Yoshimura Akira", *Japanese studies*, 2013 ; 33 n° 2 : 135-146.
- (8) YOSHIMURA Akira - *Fon Shiihoruto no musume*, Mainichi Shinbunsha, 1978, 2 vol. Tokyo.
- (9) ÔNIWA Akira - *Ran'i Shiiiboruto to yûjo Sonogi*. Chuô Kôron 1924 ; n°435 : 81.
- (10) KURE Shûzô - *Shiiiboruto sensei : sono shôgai oyobi kagyô*. Dr Siebold : his life and achievements. 1967 : 103 : 385)6 (publié pour la première fois en 1926).
- (11) VON SIEBOLD Philipp F. - *Nippon* : archiv zur Beschreibung von Japan (Würtzburg und Leipzig. Verlag des KUK Hofbuchhandlung von Leo Woerl. 1897, 2 vol (The translation is in 9 volumes by Nakai Oki and Yoshirô Kunimori, published by Yûshôdô, 1981, 2nd printing in 1994).
- (12) SELIN H., STONE P.K. - *Childbirth across cultures. Ideas and practices of pregnancy, childbirth and the postpartum*, Dordrecht, Springer, New-York, 2009, 314 p.
- (13) MACÉ M. - *Médecins et médecine dans l'histoire du Japon*, Les Belles Lettres, Paris, 2013, 309 p.
- (14) OGINO Ginko - "The past and the future of women doctors in Japan", *Igaku Zasshi* 1893 ; 358 : 481-484.
- (15) NAKAMURA E. - "Working the Siebold Network : Kusumoto Ine and Western Learning in Nineteenth-Century", *Japan Japanese Studies* 2008, 28, no. 2, 197-211.
- (16) NAKAMURA E. - " In Her Father's Footsteps : Kusumoto Ine (1827-1903) and Medical Networks in 19th Century Japan", *AAS Annual Meeting Boston 2007, Japan session 75*.
- (17) FUKUI Hidetoshi - *Kusumoto, Yoneyama ke shiryô ni miru Kusumoto Ine no asiato* [Traces of Kusumoto Ine in the Kusumoto and Yoneyama Family Documents]. Orig. pub. Narutaki Kiyô, Inaugural Issue (1991) ; repr. Nagasaki: Shiiboruto Takuseki Hozon Kikin Kanri Iinkai, 2000, 1-18. Fukui Hidetoshi, Miyasaka Masahide and Tokunaga Hiroshi, eds, Siebold's Japan. Nagasaki : Siebold Memorial Museum, 2001. Witterman E, Bowers J traducteurs. *Doctor on Desima: Selected Chapters from Jhr. J. L. C. Pompe van Meerdervoort's Vijf Jaren in Japan (Five Years in Japan, 1857-1863)*. Hardback, 1970, 144p.
- (18) CORTAZZI H. - *Dr Willis in Japan 1862-1877 : British medical pioneer*, Athlone, London, 1985.
- (19) URABE S - Les débuts de la gynéco obstétrique moderne au Japon. *Japan obstetricians newsletter*. 2015 ; 777 : suppl no. 69, 1-4.

KUSUMOTO INE, LA PREMIÈRE FEMME MÉDECIN AU JAPON (1827-1903)

Produits dérivés de l'histoire de von Siebold et de Kusumoto Ine

Romans

KEIKO Hamada - *Kusumoto Ine, la première femme médecin au Japon*, édité par Iwasaki-shoten, 1992. ISBN : 4265054021 (Japanese import)

AKIRA Y. - *Fon Shiihoruto no musume*. Mainichi Shinbunsha, 1978 (2 volumes). Tokyo.

MITCHELL D. - *Les Mille Automnes de Jacob de Zoet*, Sceptre, 2010, 701p. Paris.

Musical



Biographical musical *Ine*, by the Michian Company for the first time in Europe : at Wurzburg, Allemagne 2004.

Manga



Kusumo Ine, édit MASAKI Maki, 1995, réédit. 2006.

Musées et documents concernant Philipp von Siebold

Sieboldhaus und Siebold-Museum, Würzburg.
Siebold-Archiv der Ruhr-Universität Bochum.
Staatliches Museum für Völkerkunde, München.
Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden.
Museum für Völkerkunde, Wien.
Museum für angewandte Kunst, Wien.
Siebold, Nagasaki Memorial museum.
Siebolds Flora Japonica, Universität Kyoto.
Siebolds Fauna und Flora Japonica 1, 2, 3 ; in Kurt Stübers BioLib
Comings and Goings at Dejima, Nagasaki, Japan
Sites internet
<http://www.sieboldhuis.org/en/Leiden>.
<http://siebold-museum.byuseum.de/de/home>.
<http://siebold-museum.byuseum.de/de/publikationen>.
Siebold Memorial Museum in Nagasaki, Japan.

RÉSUMÉ

Kusumoto Ine fut la première femme à pratiquer la médecine occidentale au Japon. Née en 1827, elle va vivre à une période charnière de l'histoire du pays : la fin de l'époque Edo (1600-1868) et le début de l'ère Meiji (1868-1912). Sa naissance, aussi mystérieuse et romanesque que le reste de son existence, a déchaîné l'imaginaire des écrivains, feuilletonistes, dessinateurs de manga nippons, à tel point que - dans le foisonnement de romances plus ou moins mièvres qui ont fait d'elle aujourd'hui une héroïne populaire - la recherche des données authentiques de sa vie est parfois ardue. L'état socio-culturel du Japon au XIXème siècle - qui renseigne sur la situation des femmes - révèle une histoire beaucoup moins romantique, mais néanmoins prodigieuse. En France, si son père, Philipp von Siebold, médecin allemand, voyageur et extraordinaire botaniste, est bien connu, jamais jusqu'à présent une biographie de Kusumoto Ine n'avait encore été écrite.

SUMMARY

Kusumoto Ine was the first woman to practice Western medicine in Japan. Born in 1827, she will live at a turning point in the history of the country: the end of the Edo period (1600-1868) and the beginning of the Meiji period (1868-1912). Her birth, as mysterious and romantic as the rest of her existence, has unleashed the imagination of writers, feuilleton, Japanese manga artists, so much so that - in the burgeoning romances more or less vapid who made her today a popular heroine - the search for authentic life data is sometimes difficult. The socio-cultural status of Japan in the nineteenth century - which provides information on the status of women - reveals a much less romantic story, but still as prodigious. In France, where his father, Philipp von Siebold, a German physician, great Traveller and marvelous botanist, is well known, a biography Kusumoto Ine had never yet been made.